

et dans leur haine aveugle, ils jettent à la tête des matelots du corsaire tous les projectiles qui leur tombent sous la main ; les boulets froids, les sabres, les pistolets se croisent en l'air. Le combat est si animé, qu'au milieu des coups et des vociférations qui s'échangent, les morts et les blessés restent étendus sans secours sur les gaillards.

Cette action meurtrière ne pouvait se terminer que par l'anéantissement de l'un des combattants. Le second capitaine, Calipet, en encourageant les siens à bien faire, reçoit un biscaien en pleine poitrine ; il tombe et meurt aussitôt. Il est immédiatement remplacé au poste qu'il occupait par le second lieutenant, Herbert-Closneuf.

Quoique les deux navires se fussent abordés les batteries n'avaient pas cessé le feu, qui était d'autant plus meurtrier qu'à chaque coup de roulis la volée des pièces s'engageait dans le sabord opposé. Les membrures craquaient et les éclats de bois volaient de tous côtés au milieu du sang et des lambeaux de chair que la mitraille arrachait aux malheureux qu'elle atteignait.

Les bourres des gargousses tombaient enflammées, au risque de mettre le feu, et éclairaient un moment d'une lueur plus vive le lugubre tableau que formait ce champ de bataille restreint. Un novice du *Renard*, Pierre Denis, a les pieds brûlés ; à ses côtés, l'Américain Georges Cook a les deux jambes coupées et tombe sans proférer une plainte pendant que le matelot Bragaja et le jeune volontaire Pierre Menou sont criblés de balles.

Le sang inonde le tillac du corsaire ; les hommes glissent dans cette boue humaine, et, pour pouvoir se tenir debout, sont obligés de rester pieds nus. L'exaspération est à son comble.

— *Plus de refouloirs, s'écrient les canoniers, chargeons à bras, nous irons plus vite !*

Les pièces échauffées roussissent la peau de leurs mains, qui se dépouillent, ils ne s'en aperçoivent pas. Le feu de l'ennemi leur brûle la figure, ils ne sentent rien ; la mort seule peut arrêter leur courage !

Voyant deux de ses pièces démontées et hors d'usage, le second, Herbert-Closneuf, fait demander des grenades, et assisté de plusieurs marins, les jette à bord de l'ennemi. Elles tombent dans toutes les directions, éclatent et mettent le désordre. Des cris confus, qui partent de l'*Alphéa*, se distinguent fort bien au milieu du bruit du canon et de la mousqueterie. On croit remarquer que la voix sonore du capitaine anglais avait cessé de se faire entendre. Joseph de Rocha, ce brave qui avait genopé le pavillon, monté par ordre sur les barres de hune, rapporte que deux fanaux placés de chaque côté du grand panneau de l'*Alphéa* éclairaient les nombreux blessés anglais, que l'on

descend dans la cale. Ce courageux matelot, qui une première fois avait accompli sa mission sans égratignure au milieu d'une violente fusillade, en descendant du mât pour revenir à sa caronade reçoit trois coups de lance, dont il meurt quelques jours après ce terrible engagement.

Leroux voyait avec douleur l'impossibilité pour lui de pénétrer à bord de l'anglais, en raison des pertes qu'il avait essuyées lui-même, et il commençait à craindre que tout ce sang précieux n'eût été versé en pure perte.

Tout à coup, les bosses des grappins cramponnés sur la corvette se rompent brusquement, et les navires se séparent l'un de l'autre.

L'action reprit au canon et continua ce combat si glorieux pour notre pavillon. Trois pièces seulement pouvaient encore être activement servies à bord du *Renard*, toutes les autres étaient hors d'état, et, d'ailleurs, les canonnières manquaient. Les deux navires, complètement désemparés, voguaient sans pouvoir gouverner. La mer était houleuse et les ballotait comme des coquilles de noix.

Une lame monstrueuse, prenant la corvette de biais, vint en déferlant la déposer sur l'avant du corsaire, qui, ayant ses voiles et ses cordages hachés, privé de son gouvernail, ne pouvait manœuvrer et se trouvait dans une position périlleuse. Profitant de la disposition heureuse que le hasard lui a procurée, l'*Alphéa* enfile par ses bordées le *Renard* de l'avant à l'arrière, lui brise son beaupré, et renverse une partie des hommes qui restaient sur le gaillard d'avant. C'était le maître d'équipage Roger, les matelots Orial, Ron, Christophe et le mousse Pierre Thomas qui rivalisait de courage avec les plus braves. Les marins du corsaire, dans l'impossibilité de se venger de l'ennemi implacable qui les mitraillait, puisque leurs canons ne pouvaient être braqués sur la corvette, restent impassibles sous le feu anglais. On put voir, dans ce moment, qui fut heureusement de courte durée, tout l'héroïsme et toute l'abnégation de cet équipage décidé à vaincre ou à mourir. Une grosse vague, qui se brisa sur les lofs du *Renard*, le tira de cette dangereuse position en le faisant abattre sur bâbord. L'*Alphéa* se trouva de nouveau placée, par son travers, à demi-portée de pistolet. Les canonnières, désireux de venger leurs malheureux camarades gisant mutilés près de leurs pièces, recommencèrent à tirer.

Le pont du *Renard* est le théâtre de vingt épisodes d'héroïque bravoure, de courage stoïque. Insensibles à la douleur, altérés de vengeance, les Français se battent avec une énergie désespérée contre une ennemi admirablement armée, également courageux, et qui puise dans la force du nombre l'espérance de vaincre. Dans cet instant, où la lutte reprend, le volontaire Louis Chardel reçoit une balle dans